



ALEXIS RAGOUGNEAU

NIELS



VIVIANE HAMY



*La nuit, où en est-elle ?
À lutter avec l'aube, mêlée confuse.
Shakespeare, Macbeth*

À l'ami danois.

Extrait
pages 149 - 159

*
**

Une fois sur le parvis, ils tournèrent à l'angle de la tour nord. Au-dessus d'eux, les gargouilles noires de crasse les observaient d'un œil goguenard. Santimaria marchait à petits pas pressés; Rasmussen, une tête de plus que l'officier, voyait le képi en forme de

pot de chambre s'agiter à mesure qu'ils remontaient la rue du Cloître. À l'angle de la rue Massillon, Santimaria s'arrêta devant une automobile américaine à la calandre chromée qu'il flatta du plat de la main.

– Une Studebaker Commander. Je l'ai rachetée pour une bouchée de pain à un général; elle est en parfait état, à croire qu'elle n'a pas fait la guerre. Je n'ai eu qu'à la faire repeindre en noir. Et devinez quoi? Il y a même un bar à l'arrière.

Il s'engouffra dans la voiture. Resté sur le trottoir, Rasmussen pensa à Balard, à sa motocyclette rutilante acquise auprès d'un soldat anglais, elle aussi repeinte en noir, à ses sacoches pleines de saucissons et de jambons. Décidément la Libération, peut-être autant que l'Occupation, avait été l'occasion de bonnes affaires. La porte s'ouvrit côté passager et une voix mielleuse l'enjoignit à s'asseoir.

On avait presque peur de disparaître tout entier dans le moelleux des sièges. Rasmussen cala son sac de toile entre ses pieds. La Studebaker descendit du trottoir et le monde entier se mit à chalooper, comme monté sur ressorts.

On longeait le quai aux Fleurs. Il devait être huit heures du soir et le ciel de Paris rougissait.

– Où allons-nous?

– Chez Anne-Cha. Le samedi, elle reçoit.

– Anne-Cha?

– Je tiens absolument à lui montrer mon nouvel uniforme. Je l'ai fait tailler à l'identique de celui de Malraux. Lui aussi un colonel – comment disiez-vous tout à l'heure? De pacotille ou d'opérette?

– Qui est Anne-Cha?

– Seigneur, j'oubliais que vous tombiez de la lune... Anne-Cha est le petit nom d'Anne-Charlotte Chenon-

ceau. Seuls ses amis l'appellent de cette façon. Mais Anne-Cha a tout un tas d'amis. C'est le plus beau carnet d'adresses de Paris. Son mari a fait fortune dans les arômes artificiels. Il a vingt ans de plus qu'elle et lui fiche une paix royale. La seule chose qu'il exige, c'est qu'elle partage chaque matin son petit déjeuner. En dehors de cela, chacun dispose de son étage. Vous verrez, l'hôtel particulier est un poil tape-à-l'œil mais il vaut le détour.

– Quel rapport avec Jean-François ?

– Pendant l'Occupation, il était un convive assidu des samedis d'Anne-Cha.

– Vraiment ?

– Anne-Charlotte aimait à réunir le beau, le puissant et le spirituel à sa table. Parmi ses invités réguliers on comptait quelques députés, plusieurs académiciens, des peintres et sculpteurs de premier plan, deux ou trois musiciens... Tout ce joli monde profitait de façon éhontée de ses largesses. Bien entendu, il y avait aussi quelques officiers allemands. Et puis, parfois, Anne-Cha se prenait d'affection pour un poète un peu pouilleux. Jean-François aura figuré dans cette catégorie-là. C'est moi qui ai fait les présentations. Je l'y ai amené pour la première fois au tout début 41. Alors, là-bas, vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez.

– Cette Anne-Cha reçoit encore ?

– Pourquoi ne le ferait-elle pas ?

– Je ne sais pas... Je suppose que ses invités ont bien changé depuis la Libération.

– Aussi étonnant que cela paraisse, en dehors des Allemands, pas tellement.

Il freina brutalement avant le pont d'Arcole. La Studebaker balança comme sous l'effet d'une houle.

Rasmussen serra la poignée intérieure et fixa une fenêtre de l'Hôtel de ville, juste en face.

– Votre petit nom, c'est comment, déjà ?

– Niels.

– C'est ça. Je me souviens maintenant. Jean-François parlait de vous assez souvent. Un as de la mise en scène, disait-il. Et, chaque fois qu'il prononçait votre nom, moi je pensais à Nils Holgersson. Vous savez, le petit garçon qui se fait rétrécir parce qu'il a torturé les animaux de sa ferme.

– Je sais qui est Nils Holgersson.

– Je vous imaginais en train de traverser les océans sur le dos de votre oie.

– Holgersson est suédois. Pas danois.

– Alors, maintenant que je vois quel sacré gaillard vous êtes...

– Et puis c'est un jars, pas une oie.

– Je vous demande pardon ?

– Un jars. L'animal sur lequel voyage Nils. Nous repartons ?

– Et vous, alors ? Qu'avez-vous fait pendant la guerre ? À part passer de l'ombre à la lumière, comme vous l'avez si joliment dit tout à l'heure...

Rasmussen parvint in extremis à contenir sa nausée.

– Je n'ai pas très envie de vous en dire plus. Ça vous va, comme réponse ?

Santimaria fit voir ses canines pointues.

– Ça me va amplement. Finalement, nous nous comprenons, vous et moi. Quand bien même nous n'étions pas dans le même pays, nous avons visité un peu tous les camps, n'est-ce pas ?

– C'est encore loin, chez Anne-Cha ?

– Elle crèche avenue Foch. Pourquoi, vous ne vous sentez pas bien ?



- Si.
- Vous êtes tout pâle. Vous voulez descendre marcher ? Je vous récupère au bout du pont ? Ou bien préférez-vous vous servir un verre sur la banquette arrière ? Ainsi, vous pourrez au moins allonger vos longues jambes.
- Non merci. Démarrons.
- Ne vous inquiétez pas. Je vais tâcher de vous distraire sur le trajet. Que diriez-vous d'une petite visite culturelle du Paris de la collaboration ?
- Je vous demande pardon ?
- Cette splendide Studebaker est une machine à remonter le temps. L'auriez-vous cru lorsque vous y êtes monté ?

Ils traversèrent le fleuve, contournèrent l'Hôtel de ville et s'engagèrent sur l'avenue Victoria.

– Sur notre gauche, le théâtre Sarah-Bernhardt. À leur arrivée, les Allemands ont tôt fait de le rebaptiser théâtre de la Cité. Le nom d'une Juive au frontispice... Pensez-vous !

– Je suis au courant.

– Le théâtre de la Cité arrivait au cinquième rang dans le classement des établissements *deutschfreundlich* établi par la Propagandastaffel. Ce n'est pas rien, vous savez. Ce Guide Michelin de la vie culturelle recensait près d'une cinquantaine de théâtres parisiens...

– Je sais tout cela, Santimaria.

– Saviez-vous également que Sartre a été joué au théâtre de la Cité ? Ce brave Dullin y a créé *Les Mouches* en 43, bien avant la Libération.

– Sartre, qui est-ce ?

– Je vous pardonne votre ignorance. Après tout, Jean-Paul Sartre ne fait parler de lui que depuis



quelques mois. Depuis, en somme, qu'il s'est fait le chantre de la Résistance. En 43, pourtant, au cocktail de première de ses *Mouches*, le champagne coula à flots en présence d'officiers *feldgrau*.

– Qu'en savez-vous ?

– J'y étais. Nous poursuivons ?

La perspective toute droite de la rue de Rivoli fit un bien immense au Danois.

– À droite, la Comédie-Française. Incontestable numéro un au classement de la Propaganda, qui ouvrit grand ses portes aux troupes allemandes – par troupes, j'entends troupes de théâtre, bien sûr... –, et dont certains pensionnaires constituaient l'ornement des dîners chez l'ambassadeur Abetz. Montherlant y a joué sa *Reine morte*, Claudel son *Soulier de satin*. Le premier est actuellement en délicatesse avec les comités d'épuration, le second non. Allez comprendre. Mais il est vrai que ce vieux Paul a eu l'intelligence – ou peut-être la sagesse qui sied à son âge – de composer tout récemment une ode au Général, qui d'ailleurs reprend sur bien des points celle au Maréchal... D'un militaire l'autre, que voulez-vous, le vocabulaire varie peu, quand bien même l'on s'appelle Paul Claudel.

Ils débouchèrent sur la place de la Concorde ; l'officier conduisait coude à la portière ; la Studebaker chaloupait sur ses amortisseurs ; Rasmussen s'agrippait à sa poignée ; la sueur dégoulinait sous ses aisselles, formait de larges auréoles sur sa vareuse.

– Et Jean-François, alors ? Où l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

Santimaria pila à hauteur du Crillon et tout Paris dodelina. Il se tourna vers son passager et soutint enfin son regard nauséeux.

— Dites-moi, ça ne vous intéresse pas, ma petite visite ?

— Quand était-ce ? Quand l'avez-vous vu pour la première fois ? En 40 ? En 41 ? Si vous l'avez introduit dans le Tout-Paris de l'époque, c'est que vous aviez noué quelques liens d'amitié avec lui, non ?

— Je pourrais vous demander de descendre, vous savez.

— Je pourrais refuser. Je suis plus grand et plus fort.

— Je sais. Je l'ai constaté non sans un certain ravissement. Il me suffirait de faire appel aux deux policiers en faction que vous voyez là-bas, au coin de la rue Royale. En moins de cinq minutes, vous vous retrouveriez au poste, menottes aux poignets. Ils vous déshabilleraient, vous passeraient à tabac, fouilleraient votre passé et votre intimité. Et sans comprendre ni comment ni pourquoi, vous vous retrouveriez devant la cour de justice de la Seine, celle-là même où Jean-François comparaitra lundi. Une erreur judiciaire est si vite arrivée.

— Foutaises. Je suis citoyen danois. Je ne dépends pas de votre justice.

— Mais votre mère est française, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— Tout.

— Foutaises, je vous dis.

— Voulez-vous prendre le risque, mon cher ? Voulez-vous que j'appelle les agents en faction ?

— Qui vous a dit que ma mère était française ?

— Qui voulez-vous ? Mais Canonnier, bien sûr.

Ils se jaugeaient dans la lumière du soir. Rasmussen sentait remonter la violence, celle qu'il traînait depuis des mois ou des années, qu'il n'avait jamais vraiment su canaliser.

Santimaria remit son coude à la portière et l'américaine s'engagea nonchalamment sur les Champs-Élysées. Ils roulèrent en silence jusqu'au Rond-Point.

– Si vous voulez savoir, je l'ai connu dans la Beauce, en mai 40. Dans un camp de prisonniers. Mon régiment y avait été enfermé après la débâcle. Nous n'avions pas tiré un seul coup de fusil de toute la drôle de guerre, alors vous pensez bien que nous n'avons pas fait d'histoire lorsqu'ils sont arrivés sur leurs side-cars. À vrai dire, ce n'était pas un camp à proprement parler. Nous dormions sur des paillasses, sous un immense silo à grains. Bien sûr, il y avait des gardes-chiourmes allemands, mais pas de barbelés, pas de miradors, rien. À ma connaissance, personne n'a jamais cherché à s'évader. Personne n'en aurait eu l'idée, nous n'avions nulle part où aller. Notre sentiment d'enfermement intérieur était la meilleure des clôtures.

– Jean-François faisait partie de votre régiment ?

– Non. Je l'ai trouvé en arrivant. Il avait été fait prisonnier quelques jours plus tôt après avoir perdu sa section. Les Allemands l'avaient trouvé esseulé sur une route. Sans arme, sans papiers, sans nourriture.

– Et lui, avait-il été au feu ?

– Nous n'en avons jamais parlé. Personne n'en parlait vraiment, vous savez, de ces quelques jours durant lesquels l'armée française s'est effondrée. En fait, Jean-François et moi nous sommes liés un peu plus tard, en travaillant aux moissons.

– Quelles moissons ?

L'autre se redressa sur son siège.

– Les moissons de 40, bien sûr. Vous n'en avez pas entendu parler ? C'est moi qui ai tout organisé. D'un côté, vous comprenez, il y avait ces champs

de blé mûr à perte de vue, et les fermes alentour qui manquaient d'hommes depuis la mobilisation ; de l'autre, ce bon millier de prisonniers qui se tournaient les pouces à longueur de journée. Tous dépérissaient d'ennui, ce n'était pas beau à voir. Certains réclamaient leur femme ou leur mère à tort et à travers. Alors l'idée a germé dans ma tête et je suis allé voir l'officier allemand qui commandait le camp. Il m'a tout de suite appuyé.

– Vous avez moissonné les champs ?

– Vous n' imaginez pas l'organisation qu'il a fallu mettre en place. Former des équipes, rassembler le matériel, organiser le transport de la récolte. C'était à la fois jouissif et harassant.

– Vous avez bien conscience d'avoir nourri la Wehrmacht à l'œil ?

– Mais pas du tout ! Ce blé a servi à nourrir des Français ! Et puis, nous avons sué sang et eau contre salaire. J'avais commencé par négocier des rations supplémentaires. Au final, notre récompense s'est révélée tout simplement extraordinaire : la liberté ! Chaque prisonnier ayant pris part aux moissons a pu rentrer chez lui dès la fin septembre.

– Alors c'est grâce à vos moissons que Jean-François a été libéré.

– Sans elles, nous aurions tous passé la guerre en Allemagne.

– Au lieu de cela, vous êtes sagement rentrés dans Paris habillé d'oriflammes à croix gammée.

– Allez-y, mon cher, ironisez... Demandez donc aux deux millions de prisonniers transférés vers des stalags. Demandez-leur s'ils n'auraient pas échangé quatre longues années de captivité contre quelques semaines de fauchage sous le soleil de France.

— Et Jean-François dans tout ça ? Il a manié la faux comme les autres ?

— Jean-François n'était guère doué pour les travaux des champs. Mais à l'époque il avait d'autres qualités. J'en avais fait mon second, mon assistant. C'était lui qui gérait le fichier des prisonniers. J'avais tout de suite repéré ses qualités d'organisation et d'obéissance.

— D'obéissance ?

— Disons plutôt, de discipline. Il était très apprécié des Allemands.

— Qui ? Jean-François ?

— Seigneur, quand comprendrez-vous enfin qui était votre ami Canonnier ?

— J'ai travaillé pendant trois ans à ses côtés. J'ai créé ses textes, j'ai porté à la scène ce qu'il avait écrit de plus intime. Ses espoirs, ses déceptions, son rapport à la vie et l'histoire de son père. Alors ne me dites pas qui était Jean-François.

— Vous ne pouvez pas comprendre ce qui s'est passé durant l'été 40. Comment nous avons tous été changés par cette expérience juste après la défaite. Comment nous avons appris la fraternité entre prisonniers, comment nous nous sommes pris d'amour pour la belle terre de France. Et j'irai même plus loin : dans cette Beauce nourricière, nous nous sommes comportés en vrais Européens. Nous avons tous réalisé que la seule voie d'avenir pour le pays, c'était celle qui menait vers l'Allemagne, vers la construction d'une nouvelle Europe.

— Je comprends mieux maintenant.

— Qu'est-ce que vous comprenez ?

— Pourquoi vous avez rallié la cause de Vichy. En moissonnant vos champs, vous appliquiez le pro-

gramme de Pétain à la lettre. Ce qui n'est pas clair, en revanche, c'est par quel tour de passe-passe vous vous retrouvez aujourd'hui avec cet uniforme de héros sur le dos.

Pour toute réponse, Santimaria posa le doigt sur le pare-brise et désigna un bâtiment droit devant.

– Ici, au 42, se trouvait le hall Citroën. Les SS y organisaient des expositions pour l'édification des masses...

Ils reprirent leur ascension des Champs-Élysées, sans cesse entrecoupée d'arrêts : le 52, qui avait accueilli la Propagandastaffel; plus haut, de l'autre côté de l'avenue, le 101, siège de l'hebdomadaire *Au Pilon*; ce fut ensuite au tour du 104, où la société de production cinématographique Continental, financée par Goebbels, avait eu ses locaux, puis le 116 bis de Radio-Paris. Enfin ils débouchèrent sur la place de l'Étoile, dont Santimaria fit le tour, non sans évoquer au passage l'Arc de Triomphe, sous lequel l'occupant, après avoir réduit en poussière le monument aux morts de la Grande Guerre, avait pris pour habitude de décerner en grande pompe ses décorations militaires.

Rasmussen avait le tournis. L'immense rond-point était un manège sans fin. Il ne savait plus s'il fallait imputer ses vertiges aux amortisseurs de l'américaine ou à la profusion d'oriflammes nazies accrochées aux façades du passé et qui dansaient toujours dans son imaginaire.

Son attention fut réveillée lorsque Santimaria écourta son tour et s'engagea sur l'avenue de la Grande-Armée.

– Vous ne m'aviez pas dit qu'Anne-Charlotte Che-
nonceau habitait avenue Foch ?